


16 13
Extrait de la REVUE ALSACIENNE de juin 1886.

LE DOCTEUR
JEAN-HENRI THORENS

PAR

LE D^r JULES CHRISTIAN

PARIS
BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}
Éditeurs de la Revue alsacienne
5, RUE DES BEAUX-ARTS
MÊME MAISON A NANCY



S'il est quelqu'un dont le souvenir mérite d'être conservé dans cette *Revue*, c'est bien celui dont je vais essayer de retracer la courte existence, car il a été, dès le début, un de ses collaborateurs les plus actifs, et nul n'avait gardé pour l'Alsace un culte plus profond, plus passionné.

« Ceux qui meurent jeunes ne laissent point d'histoire » ; ces paroles sont de Thorens ; il les appliquait à Vérant, tombé lui aussi avant l'heure. Thorens également a été arrêté en pleine carrière, au moment où il allait recueillir le fruit de ses années d'études et de travail. Mais, si sa vie a été courte, il a su la rendre utile ; ses aspirations ont toujours tendu vers un but élevé ; il mérite que son nom soit prononcé avec respect.

Jean-Henri Thorens est né à Mulhouse, le 23 décembre 1844. Son père appartenait à une famille descendant des réfugiés de l'Édit de Nantes, établie dans la Suisse française, mais il avait été élevé à Thann, et était venu se fixer à Mulhouse où il créa un établissement de tissage qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1880. Sa mère était la nièce de Jean Dollfus, le grand philanthrope, l'ancien maire de Mulhouse, aujourd'hui encore député de la protestation au Parlement d'Allemagne.

Né et élevé dans un milieu industriel, entouré de parents et d'amis tous voués à l'industrie, il eût semblé naturel que Thorens se préparât à succéder à son père. Une circonstance douloureuse en décida autrement. A l'âge de 14 ans, il perdit sa mère, dont la santé délicate exigeait depuis de longues années de grands ménagements. Ce fut pour lui un chagrin profond ; il resta longtemps inconsolable ; et c'est alors qu'il prit la résolution d'étudier la médecine. Il avait vu sa mère emportée par un mal fatal, inexorable, dont rien n'avait pu enrayer la marche. Peut-être, dans son enthousiasme juvénile, rêvait-il de réussir là où d'autres avaient échoué, et d'arracher à l'art de guérir un de ses secrets ! Noble ambition et qui devait stimuler ses efforts !

Après de brillantes études au collège de sa ville natale, Thorens subit avec distinction les épreuves du baccalauréat ès lettres (1861),

et celles du baccalauréat ès sciences (1862), et ces deux années le collège de Mulhouse lui décerna une récompense exceptionnelle.

Il était donc bien préparé par ses études antérieures, quand, en novembre 1862, il prit sa première inscription de médecine à la Faculté de Strasbourg. Ce qu'était alors cette vieille École de Strasbourg, Thorens nous l'a dit en excellents termes, et dans cette *Revue* même, dans les pages qu'il consacrait à la mémoire de notre ancien maître, Charles Schützenberger : « Si la Faculté strasbourgeoise, dit-il, avait conservé comme l'empreinte héréditaire de son aïeule, l'ancienne Université, le nouvel esprit français l'avait rajeunie, lui avait apporté une sève plus active et plus féconde. «La Faculté de Strasbourg était admirablement placée pour « relier la médecine française à la médecine allemande. »

Aussi avec quelle ardeur il commença ses études, et quelle impression profonde lui laissèrent ses premières années ! Pensant avec raison que la médecine a tout à gagner en ne s'isolant pas des sciences naturelles, il se fit recevoir successivement aide-surnuméraire, puis aide de botanique, et devint ainsi le préparateur de Schimper et de Kirschleger, avec lesquels il fit de nombreuses courses botaniques en Alsace. Il n'abandonna jamais ces études, et plus tard il collabora activement à une *Revue*, la *Feuille des jeunes naturalistes*, qui devait l'intéresser à plus d'un titre.

Lauréat de la Faculté de médecine de Strasbourg (médaille d'argent 1863, mention très honorable 1864, puis licencié ès sciences naturelles 1865), il voulut, en 1866, aller achever sa médecine à Paris. Mais il se heurta à un refus formel de son père. Le choléra régnait alors à Paris ; pour Thorens c'était une attraction de plus. Mais le père ne voulait voir que le danger auquel son fils allait s'exposer, et il ne permit pas qu'il en courût les risques.

Ne soyons pas trop sévères pour ce père. Deux ans auparavant, il avait perdu un autre fils, qui, lui aussi, donnait les plus belles espérances. Henri seul lui restait, avec une fille beaucoup plus jeune. Il pouvait se dire qu'après tout, aucun devoir professionnel n'appelait notre étudiant dans le foyer de l'épidémie. Certes, si le choléra avait éclaté à Strasbourg pendant que son fils y faisait ses études, il eût été le premier à lui commander d'y rester et d'y faire son devoir.

Il fallut obéir ; ce ne fut pas sans lutte. Mais le père était un homme de la vieille roche ; il avait une haute idée de son autorité paternelle, et il n'aurait pas souffert qu'il y fût porté la moindre

atteinte. Il adorait son fils, il était fier de ses succès, mais ces sentiments, il se croyait tenu de les dissimuler sous une certaine réserve. L'âme sensible du fils dut bien souvent se replier sur elle-même ; combien alors lui manquait l'affection indulgente et expansive de sa mère !

Ne pouvant aller à Paris, Thorens ne voulut pas retourner à Strasbourg, et il obtint de se rendre pour quelques mois à Heidelberg. Il eut l'occasion de s'y perfectionner dans la langue allemande ; il put en même temps, — c'était en 1866 — connaître réellement l'esprit et le caractère allemands. Il put constater, ce qu'avec un peu de clairvoyance nous aurions dû savoir depuis 1859, et ce qui aurait dû frapper les yeux les moins prévenus, quels étaient les véritables sentiments que l'Allemagne nourrissait contre la France.

Enfin, en 1867, il vint à Paris ; reçu externe la même année, il concourut pour l'internat en 1868, et dès ce premier concours, fut reçu le 15^e de sa promotion. Il remplissait les fonctions si enviées d'interne des hôpitaux de Paris, quand la guerre éclata. Médecin aide-major au bataillon des mobiles de la Marne, il fit tout le siège aux avant-postes et assista à bien des combats sanglants. Il ne quitta son bataillon qu'après le siège, quand il fut licencié, et reprit alors son service dans les hôpitaux.

Mais la situation était bien changée. Ceux qui ont passé par la période douloureuse de 1870-1871, ceux qui ont vécu ces heures lamentables, ceux-là seuls savent quelles ont été les angoisses des Alsaciens placés dans l'alternative, ou de subir la loi du vainqueur et de renoncer à leur qualité de Français pour pouvoir continuer de vivre dans leur pays natal, — ou de quitter tout ce qui avait été leur vie jusqu'à ce jour, et d'aller au loin se refaire un nouveau foyer, une nouvelle existence. Thorens ne pouvait hésiter. Il opta résolument pour la nationalité française, et nul ne saura maintenir plus fièrement, ni revendiquer plus énergiquement les droits foulés aux pieds par la loi du plus fort. Chaque fois qu'il en eut l'occasion, il exprima les sentiments qui l'animaient avec une véritable éloquence, celle qui vient du cœur.

« Notre cause, disait-il, n'est pas de celles auxquelles on puisse
« un jour opposer la prescription ; notre droit ne se prescrit pas ¹. »

L'année suivante, après avoir payé un juste tribut de regrets à Véran, il ajoutait : « Le droit est violé, et d'une façon imprescrip-

1. *Rapport général de l'Association générale d'Alsace-Lorraine*, 1877, p. 41.

« tible ; l'on ne dispose pas sans leur consentement de la nationalité
« de quinze cent mille personnes ; d'un trait de plume on ne sépare
« pas de la patrie, de celle qui a fait 1789, les fils de ceux qui
« lui ont dû la liberté et l'égalité¹. »

En 1882, quand il présida la fête de l'Arbre de Noël, il disait encore : « Inébranlables dans l'affirmation de nos droits, nous
« savons être patients, car nous avons foi dans le triomphe définitif
« de la justice. »

Mais il ne suffisait pas de protester. Le traité de Francfort, en arrachant à la France l'Alsace et la Lorraine, avait déterminé une émigration à laquelle on devait s'attendre, mais qui dépassa toutes les prévisions.

« Riches et pauvres quittaient les provinces soumises au joug du
« conquérant, protestant ainsi de leur attachement pour la seule
« patrie qu'ils reconnaissaient². »

Mais « pareille émigration ne pouvait se faire sans entraîner avec
« elle bien des douleurs, bien des misères. Les soulager s'imposait
« à la France, comme un devoir de solidarité patriotique, et elle sut
« le comprendre ».

Aussi, dès 1871, l'Association générale d'Alsace-Lorraine fut créée, et sur les plus larges bases, car l'article premier de ses statuts disait :

« L'Association prête aide et protection, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses, à tout Alsacien-Lorrain contraint,
« par la conquête, d'abandonner son pays. »

Thorens fut un des plus ardents promoteurs de cette œuvre. Dès le 15 juillet 1872, il entra à la commission centrale, dont il devint le secrétaire en 1874. Nommé directeur en 1874, réélu à l'unanimité en 1886, il eut, en cette qualité, à faire le rapport général en 1877 et en 1882 ; en 1878 et en 1883, il eut l'honneur de présider l'assemblée générale, comme aussi en 1882 il présida la fête de l'Arbre de Noël. Les rapports, les discours qu'il fit à ces occasions, et dont j'ai cité les extraits, resteront comme des modèles : on y voit percer à chaque ligne cet esprit de philanthropie pratique, telle qu'il l'avait vue à l'œuvre à Mulhouse, et surtout dans sa propre famille. Il avait connu là « le socialisme pratique, le vrai,
« qui ne consiste pas à tout niveler, mais qui tend à effacer les
« distances et les inégalités sociales, en élevant l'ouvrier, qui s'ef-

1. *Rapport général*, 1878, p. 3.

2. *Rapport général*, 1877.

« force d'assurer son bien-être, en favorisant l'épargne, en lui « rendant facile et accessible la dignité de propriétaire, qui établit « l'alliance et la fusion du capital et du travail¹ ».

Les collègues de Thorens étaient animés du même esprit : grâce à leurs efforts, l'Association générale d'Alsace-Lorraine a su se montrer à la hauteur de la tâche qu'elle avait assumée.

Ce n'est qu'en 1873 que Thorens, après avoir terminé ses années d'internat, soutint sa thèse de doctorat. C'est un travail considérable de 180 pages, intitulé : *Documents pour servir à l'histoire du pied-bot varus congénital*, qui résumait de longues recherches et des études anatomiques minutieuses. Je ne saurais l'analyser ici ; il fut reçu avec faveur par la Faculté et mérite toujours d'être consulté. Du reste, cette question ne cessa jamais de le préoccuper, et plusieurs de ses travaux ultérieurs, communiqués aux Sociétés dont il faisait partie, s'y rapportent plus ou moins directement. Au moment de tomber malade, il avait presque achevé la traduction du livre anglais de Sayre, de New-York : *Orthopedic Surgery*.

Reçu docteur, Thorens resta à Paris et y attendit la clientèle : elle lui vint vite. Il obtint rapidement, dès la première heure, ce qu'il est si difficile au médecin qui débute d'acquérir, la confiance et l'affection des clients. Mais aussi, comme il savait prodiguer les soins et les consolations, relever les courages, entretenir l'espérance ! Comme il savait délicatement venir en aide aux nécessiteux qui imploraient ses conseils ! Que de nuits il a passées au chevet des malades, les disputant à la mort, et souvent assez heureux pour les sauver !

Quand on se retrace la vie de Thorens à partir du moment où il a commencé à exercer la médecine, on reste confondu de l'activité qu'il a dû déployer, on se demande comment il a pu suffire aux multiples occupations entre lesquelles se partageait son temps.

Médecin du bureau de bienfaisance, médecin inspecteur des écoles, il prenait ces fonctions au sérieux, et les travaux qu'elles lui ont inspirés montrent avec quelle sollicitude éclairée il s'appliquait aux problèmes qu'il avait à résoudre. En 1881, il faisait un rapport « sur les mesures à prendre contre les attitudes scolaires « vicieuses » ; il étudiait la « mortalité par les maladies épidémiques « dans le VIII^e arrondissement, 1883 » ; rédigeait des « instructions

1. *Revue alsacienne*, novembre 1882.

« sur les maladies contagieuses qui peuvent atteindre les enfants dans l'âge scolaire, 1885, etc. »

D'autres travaux se rapportaient à ses études de prédilection, et témoignaient de son zèle dans les différentes Sociétés scientifiques dont il était membre. L'une d'elles, la Société de médecine de Paris, lui avait fait l'insigne honneur de le nommer son secrétaire général, et elle n'eut qu'à se féliciter de l'avoir choisi « aussi actif, « d'un savoir aussi réel, d'un esprit aussi alerte ». Je ne saurais me rappeler sans émotion que la dernière fois qu'il y prit la parole — la maladie l'avait déjà marqué de son empreinte, — ce fut pour nous parler des travaux de nos confrères d'Alsace et pour rendre un dernier hommage à nos anciens maîtres de Strasbourg.

Car tout ce qui lui rappelait l'Alsace semblait l'attirer d'une manière irrésistible, et tous ses efforts tendaient à ne pas laisser se relâcher les liens qui nous rattachent aux provinces perdues. C'est ainsi qu'il a été l'un des promoteurs les plus ardents de cette Association des anciens élèves de l'Université de Strasbourg qui, dans sa pensée, devait réunir, dans un esprit commun de patriotique solidarité, tous ceux qui, à un titre quelconque, y avaient suivi les cours des différentes Facultés.

Doué d'un esprit profondément libéral, Thorens ne pouvait se désintéresser des questions politiques qui, de nos jours, ont une importance si directe sur nos destinées. S'il n'avait eu qu'une ambition vulgaire, il eût pu, lui aussi, se mettre sur les rangs, briguer des honneurs : bien souvent des candidatures lui furent offertes dans son arrondissement. Il aima mieux se borner à un rôle plus modeste, défendre dans les comités les principes de sage libéralisme qui seuls lui paraissaient pouvoir se concilier avec le progrès véritable, et quelquefois il eut la satisfaction de les voir triompher. Il est vrai qu'il ne se ménageait pas. Un jour, pour une élection douteuse, il quittait la Suisse où il était en villégiature, courait à Paris pour y déposer son bulletin de vote et après quelques heures repartait pour rejoindre sa famille : il avait passé deux jours et deux nuits en chemin de fer et à peine une demi-journée à Paris.

Dans la voie qu'il s'était tracée, il voyait chaque jour grandir l'estime et l'affection de ceux qui l'approchaient. Ayant perdu de bonne heure son frère, avec qui il était intimement lié, il s'était beaucoup attaché à sa sœur, mais il ne la voyait qu'à de rares intervalles ; elle aussi avait dû quitter l'Alsace ; son mari, pour rester

Français, étant allé s'établir dans les Vosges. Après la mort de son père, Thorens retrouvait encore à Mulhouse, où il aimait à aller chaque année, sa vieille grand'mère et une amie de sa famille qui avait élevé sa sœur et qui avait pour lui un sentiment de respect et de tendresse dont il reçut toujours les témoignages avec reconnaissance.

Marié en 1879 avec la petite-fille de Jean Dollfus, il avait su se créer un foyer où, à côté d'une compagne dévouée et digne de lui, grandissait la fille qui lui était née ; et dans sa famille d'adoption, qui était deux fois la sienne, il était devenu l'enfant de la maison ; il pouvait s'y inspirer des plus nobles exemples.

Il est, je crois, un proverbe arabe qui dit : « Quand la maison « est construite, la mort y entre » : Thorens était arrivé, après des années d'un incessant labeur, au moment où il n'avait plus qu'à recueillir le fruit de ses efforts. C'est alors, quand tout lui souriait, qu'un mal implacable vint s'abattre sur lui, et, dès la première atteinte, hélas ! il fallut reconnaître notre impuissance. Il avait trop présumé de ses forces ; dans sa vie si active, il avait oublié la part du repos. Il s'était laissé consumer par cette flamme intérieure qui ne dure que pour qui sait la ménager. Ses derniers mois ne furent qu'une longue souffrance, contre laquelle luttèrent en vain l'affection la plus tendre, le dévouement le plus ingénieux.

Il s'éteignit le 16 avril 1886, à peine âgé de 41 ans. Mais la vie ne vaut que par l'usage qu'on en sait faire, et celle de Thorens a été noblement et vaillamment remplie. A ceux qui le pleurent, je dirai : « Gardez pieusement sa mémoire. Le souvenir de l'avoir « connu sera pour vous une puissante consolation ; il ne saurait « s'effacer de nos cœurs. »



NANCY. -- IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}.
